

Sophie Dieuaide

Ma vie,  
par *Minou*  
*Jackson*  
chat  
de salon

Avec le soutien du

**CNL**  
Centre national du livre

Extrait de la publication

[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

casterman

**POCHE**



Ma vie,  
par *Minou*  
*Jackson*  
chat  
de salon

illustration Vanessa Hié

aventure

policier

comme  
la vie

humour

science-  
fiction

épopée &  
légende

historique

fantastique

dès 10 ans

[www.casterman.com](http://www.casterman.com)

Extrait de la publication

Ma vie, par Minou Jackson,  
chat de salon

Cet ouvrage a reçu  
le Prix Gayant lecture 2002 de Douai,  
le 2<sup>e</sup> prix Diablotins 2002 de Nogent-sur-Oise,  
le 1<sup>er</sup> prix jeunesse du canton  
de Vaud de Coppet 2004 (Suisse)

Un guide de lecture consacré aux livres de Sophie Dieuaide  
se trouve sur le site Casterman à la rubrique « enseignants » :  
<http://jeunesse.casterman.com/enseignants.cfm>

**casterman**

87, quai Panhard-et-Levassor  
75647 Paris cedex 13

[www.casterman.com](http://www.casterman.com)

ISBN : 978-2-203-05966-5

Conception graphique : Anne-Catherine Boudet

© Casterman, 2001 et 2011 pour la présente édition

Achevé d'imprimer en octobre 2010, en Espagne. Dépôt légal : janvier 2011 ; D. 2011/0053/005

Déposé au ministère de la Justice, Paris

(loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Extrait de la publication



Sophie Dieuaide

**Ma vie,**  
**par** *Minou*  
*Jackson*  
**chat de salon**



*Illustré par Vanessa Hié*

casterman  
**POCHE**

Extrait de la publication

*Pour mon amie Valérie*

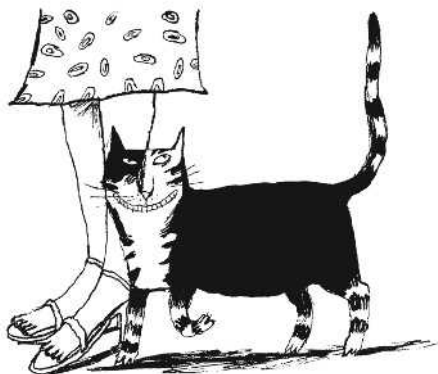
*S. D.*

*À Jean-Louis Barbé, mon vétérinaire*

*Minou Jackson*

# 1

## LA BELLE VIE



Elle était pourtant belle, ma vie ! Personne n'aurait imaginé que cela tourne au cauchemar. Personne, et surtout pas moi.

C'était Délice de Kitépat au thon le matin, croquettes aux légumes dans la soirée... Un bout de gigot par-ci, un joli morceau de jambon par-là, et toujours mon bol de lait, du lait entier de Normandie, s'il vous plaît !

Oui, des chats, j'en avais connu des plus malheureux. Le tigré du troisième, tiens, qui dormait sur le balcon été comme hiver. Des rustres, ces gens-là, y en a qui traitent mieux leurs géraniums ! Et la Pompon du dentiste ! Déposée à la SPA pour une flaque de pipi sur un affreux tapis même pas beau...

Ma maîtresse à moi, Lucille (un prénom ravissant,

non ?), était formidable. Gentille ! Toujours un mot aimable avec sa voix qui chante :

— Tu es làààà, mon minou ?

Chaque matin :

— Tu es làààà, mon minou ?

Bien sûr que j'étais là. Où je serais allé ? Je ne pouvais pas sauter du huitième pour le plaisir de l'exercice, c'est rare les chats parachutistes. C'était bête de me demander ça, mais c'était gentil, c'était agréable.

Elle était si attentionnée. Même pressée, jamais elle n'oubliait de brancher ma télévision. Jamais !

— Oh, là là ! Je suis en retard. Vite, vite... je te mets la deuxième chaîne, tu aimes bien la deuxième chaîne, hein, mon minou ?

Il y aura bientôt deux ans qu'ils m'ont acheté (très cher) dans un magasin chic des quais de Seine. J'ai su immédiatement que j'avais tiré le gros lot... il faut dire qu'ils étaient venus sans la gamine. Un jeune couple charmant, elle surtout, dans un tailleur framboise. Je me répétais : « Pourvu qu'ils me choisissent, pourvu qu'ils me choisissent... » J'ai eu une frayeur quand le mari a pointé du doigt mon voisin de cage, un siamois prétentieux qui n'avait pas deux sous de conversation. Le mari s'est approché pour mieux l'observer, niak ! je lui ai mordu la queue. Le siamois s'est hérissé comme un porc-épic.



— La sale bête ! s'est écrié le mari. Il m'a craché dessus !

J'ai miaulé misérablement.

— Le pauvre... s'est exclamée Lucille. Il est terrorisé par ce vilain siamois... C'est lui que je veux ! Il a l'air si... si sensible !

Et voilà comment, au milieu de quinze chats, pas tous futés, mais tous de race, Lucille m'a préféré, moi, Jackson ! Oui, Jackson, c'est mon vrai nom, bien qu'elle m'appelle aussi Minou. Jackson comme un chanteur bruyant qu'elle écoute souvent. J'aurais préféré Hubert ou Anatole, quelque chose de plus élégant, mais il n'y a pas beaucoup de chanteurs qui s'appellent comme ça.

Dès le matin, confortablement installé dans mon fauteuil vert, je regardais la télévision. Les petites émissions pratiques sur le jardinage, la météo, les chansons du moment, et surtout la rubrique culinaire, j'adorais... Il y avait un jeune qui n'avait pas son pareil pour vous faire saliver avec ses petits plats. Je sais bien que c'est filmé ! Je ne suis pas comme cette pauvre Pompon qui croyait que les présentateurs habitaient dans le poste, quelle sottise, paix à son âme ! Mais même envoyés par les ondes hertziennes, moi, je m'en léchais les babines.

Parfois, je regrettais de ne pas pouvoir zapper, mes pattes glissaient sur les boutons de la télécommande. Ils ne pensent jamais à nous quand ils fabriquent leurs machines. Enfin ! Les feuilletons pleins d'histoires d'amour romantiques commençaient et la journée s'écoulait ainsi, « tranquillote » comme dit ma Lucille.

En fin d'après-midi, la famille revenait au comptegouttes. La peste d'abord, la Pauline, avec la jeune fille, puis ma Lucille, et lui toujours tard. Jacques rentrait de plus en plus tard. Cela aurait dû me mettre la puce à l'oreille.

Il avait des problèmes de travail, il stressait ma Lucille :

— Le patron ne plaisante pas. Si je ne signe pas ce contrat avec les *States*, je suis mal...

Pour ceux qui n'y connaissent rien en affaires, les « States », c'est les États-Unis. Bref, les soirées étaient gâchées, Jacques se plaignait sans cesse, on n'entendait plus la télévision. Et ce qui devait arriver est arrivé ! À cause de mōssieur qui est nul en affaires, ma vie est devenue un enfer !

Il a attendu que Pauline soit couchée pour annoncer l'atroce nouvelle :

— Je suis muté... une usine de province... Dans une semaine, je dois être à Grenneville-en-Beauce.

Me faire ça à moi ! Déménager !

Je n'osais pas regarder Lucille.

— Ils nous ont déjà préparé une maison près de l'usine, a-t-il chuchoté. Il paraît qu'elle est jolie mais pas très moderne, il n'y a même pas d'antenne de télévision...

Mon poil s'est électrisé. Pas la télévision à Grenneville-en-Beauce ? Comment des endroits pareils pouvaient-ils encore exister ? J'aurais voulu crier : « Hé ! Ho ! C'est le troisième millénaire ! Internet ! L'ère du multimédia ! Réveillez-vous ! »

Et j'ai souri dans ma moustache. Ma maîtresse allait lui dire de partir sans nous, à mōssieur le campagnard, de s'enterrer seul dans sa maison perdue au fond des bois !



J'ai dressé l'oreille, mais Lucille lui a dit en passant son bras autour de ses épaules :

— Ne t'inquiète pas... Nous avons si souvent parlé de changer de vie, c'est peut-être notre chance...

J'ai bondi, j'ai miaulé, je me suis frotté dans ses jambes, j'ai même sauté sur la table comme un vulgaire chat de gouttière, ma Lucille ne m'a pas compris.

— Descends de là, Jackson !

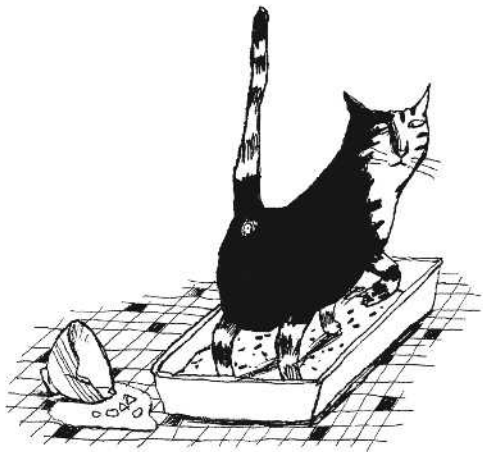
Puis elle a éclaté de son beau rire, pour lui, pour Jacques :

— Et tant mieux s'il n'y a pas la télévision ! Et pas question qu'on l'installe, c'est l'occasion rêvée de nous désintoxiquer !

Nous désintoxiquer ! Ce soir-là, je n'ai pas touché à mes croquettes. L'estomac noué, un poids sur la poitrine, je ne me suis endormi qu'au petit matin. Le jour se faufilait déjà entre les lamelles des stores.



# 2



## BRUCE, LE CHAT DES RUES

C'est le lendemain que j'ai failli changer d'avis sur la gamine, sur la Pauline.

Je la détestais pourtant depuis mes premiers jours dans cet appartement. Pendant des mois, elle m'avait tripoté, porté, secoué, affublé de déguisements ridicules. Elle me couchait dans un lit de poupée, elle me promenait en poussette à fleurs. Si mademoiselle jouait à l'infirmière, qui se retrouvait dans des bandelettes comme une momie ? Bibi ! Si la princesse cuisinait dans sa dînette, une cuillerée de farine, une louche de confiture, deux tours de poivre, qui lui servait de cobaye ? Bibi ! Il avait fallu un bon coup de griffe pour que ce cirque s'arrête.

— J'irai paaaas ! Je ne partirai jamais d'iciiii !

Je faisais une petite halte dans ma litière — en

grains agglomérables, parfum citron – quand Pauline a poussé son cri.

– Hiiiiiiiiiiiiiiiiiiii !

Son bol de corn-flakes a valsé à travers la cuisine. Ma maîtresse avait pourtant essayé de lui apprendre la nouvelle en douceur. On la ménageait, elle.

Pauline a hurlé le nom de ses copines, les Chloé, Olivia, Margaux qu'elle ne verrait plus de toute sa viiiiie à cause d'eux, je l'encourageais, je miaulais comme un forcené.

– À cause de vous, je vais changer d'école, je vais devenir nuuuulle !

Aucun de ses parents n'a osé lui faire remarquer que la différence ne serait pas frappante.

– À cause de vous, je ne verrai plus ma mamiiiiie !

– Miaouuuu ! Miaouuuuu !

– Jackson, la ferme ! a tonné Jacques.

Lucille était effondrée, j'ai dû attendre mon Kitépat.

– Ta mamie viendra nous voir et tu inviteras tes amies ! On ne va pas si loin... a menti Jacques.

Cinq cents kilomètres ! Cet hypocrite l'avait précisé la veille. Et allez savoir s'il y avait des routes goudronnées jusqu'à Grenneville-en-Beauce ? C'était sans doute des chemins, des pistes. J'en connaissais les pièges, moi qui ne ratais jamais le Paris-Dakar.

La petite pleurait, ça nous a rapprochés. Elle m'a même caressé. Ils lui ont promis une nouvelle poupée Barbie, le cinéma avec les pop-corn. Rien n'y a fait.

Quand, vers huit heures, ils sont partis, Pauline reniflait toujours en traînant son cartable. Enfin, la porte a claqué et le silence a envahi l'appartement.

La journée s'annonçait longue, ma maîtresse avait oublié de me brancher le poste. On n'avait pas encore quitté Paris et c'était déjà fini, le bon vieux temps.

J'ai remué des idées noires pendant des heures.

La tête me tournait. Lucille, Grenneville, télévision, Kitépat, Lucille, Mamiiiiie, Grenneville. Je me faisais du mal. Moi, Minou Jackson, qui n'avais jamais eu besoin de personne pour prendre une décision, j'en étais là, il fallait que je parle avec des camarades, avec des chats d'expérience.

J'ai guetté le retour de Pauline et de la jeune fille. C'était long. Dès qu'elles sont entrées, zioup ! je me suis faufilé et je suis descendu jusqu'au troisième. À travers la porte, cet imbécile de tigré m'a répondu :

— Je ne sais pas ce que je ferais à ta place, Jackson... Demande au teckel de la gardienne !

Et puis quoi encore ! À un chien ! Je commençais à comprendre que ses maîtres envoient le tigré dormir

sur le balcon. Demander son avis à un teckel qui n'écoute que la radio ! Ce saucisson à pattes m'avait nargué, un jour où il accompagnait sa maîtresse chez nous pour un paquet.

— Moi, l'image, ça m'empêche de m'concentrer... avait-il susurré en visant mon poste.

Je regardais un documentaire très intéressant sur la charcuterie en Corrèze.

— Évidemment, avait-il ajouté, pour ça, pas besoin de se chauffer les neurones...

J'avais ricané :

— Oui, et puis toi, question andouille, tu n'as pas besoin d'informations !

Depuis, on s'évitait.

Au deuxième étage, la chatte rousse m'a chuchoté :

— Tu t'inquiètes pour rien. Depuis quinze ans, mes maîtres disent qu'ils vont partir, on est toujours là...

— Ce ne sont pas des blagues, ai-je insisté.

— Alors tu dois les suivre ! Les maîtres, c'est les maîtres !

Je suis parti sans un mot. Et on dit que les chats sont indépendants !

*Indépendants ?*

Ça m'a fait sursauter. Mais oui... Bruce ! Le plus

indépendant des indépendants, le voyou des voyous des chats du quartier. Bruce n'était le chat de personne, Bruce était un chat des rues. Pour ceux de notre immeuble, c'était un peu un mythe, une légende. On parlait tous de Bruce, mais très peu l'avaient vraiment rencontré. En tout cas, pas moi. Des bruits couraient qu'il avait son Q.G. dans le local poubelle.

Je n'étais jamais allé si loin sans ma Lucille. L'odeur forte de la javel cachait mal celle des détritrus. La porte à peine claquée, je me demandais déjà ce que j'y faisais. C'était un endroit sombre où les colonnes des vide-ordures débouchaient comme autant de tentacules. J'hésitais entre rester bien en vue et me cacher quand ça s'est mis à vibrer. Ça grondait, ça résonnait. Au premier sac poubelle qui a jailli, mes griffes ont crissé sur le carrelage. Dans le collecteur, le sac a émis quelques gémissements de plastique. Je n'osais plus bouger. Je surveillais les colonnes. J'attendais le prochain, pour avoir moins peur.

— T'as reçu une invitation, gros père ?

Bruce ! Il était entré comme un fantôme. Exactement comme je l'imaginai, brutal et efflanqué. Il m'a sauté dessus.

— Qu'est-ce que tu fous sur mon territoire ?

— Je... je m'appelle Minou, Minou Jackson...

— Et alors ?

Bruce, personne ne lui coupait les griffes pour épargner les fauteuils.

— J'ai besoin de votre aide, d'un conseil...

— Ben, tiens ! a grincé Bruce. T'as quelque chose à me donner en échange ?

Est-ce que je pouvais l'inviter à regarder la télévision ? Lui présenter Lucille ?

— Je peux... vous avoir quelques croquettes ?

Il a légèrement relâché son étreinte.

— Ou peut-être du lait... du lait de Normandie ?

— Enlève « peut-être », bonhomme, et c'est possible que j't'écoute...

— Je... je me suis permis de vous attendre car j'ai un problème avec mes maîtres...

Je lui ai tout expliqué. Lucille, Grenneville, la télé.

Après un long silence, Bruce a parlé :

— C'est ta chance, petit ! Saisis-la ! Tire-toi ! Regarde ce que ces humains ont fait de toi ! Une loque, une larve, un coussin de plus dans leur salon ! Ta télé, tu nous soûles avec ta télé ! Faut vivre la vraie vie, bonhomme !

J'ai cru qu'il n'avait pas bien compris.

— Non, Bruce, ils ne m'aliènent pas, j'apprécie vraiment ce confort...



Il a éclaté de rire, il lui manquait quelques dents devant.

— « Ils ne m'aliènent pas », c'est marrant comme tu causes ! C'est ta téléche qui t'apprend ça ? On comprend rien mais ça fait chic ! Tu me plais ! Voilà ce que j'te propose... Ce soir, je t'emmène faire un tour en ville, rencontrer mes potes. Si t'aimes, tu restes ! De toute façon, c'est moi qui régale !

Bruce était trop costaud pour que je lui parle de Lucille qui allait s'inquiéter. Les dents qui lui restaient étaient trop pointues pour que je lui avoue ne pas tellement aimer la nuit.



# 3



## UN VRAI FESTIN

C'était tout à fait étonnant. La ville était exactement comme à la télévision sauf qu'elle était complètement différente.

Les immeubles, les rues, les lumières, je les avais déjà vus, mais ce petit vent frais qui me rebroussait le poil, ces odeurs de voitures qui me piquaient les narines, et tous ces gens, ces chaussures qui nous frôlaient, ça jamais !

On a débouché sur un boulevard. Des immeubles plus grands que le nôtre, des arbres énormes bordaient l'avenue. Les voitures fonçaient, les klaxons retentissaient. Bruce me surveillait du coin de l'œil, le sourire narquois :

— Alors, ça en jette, hein ?

S'il voulait dire par là que c'était impressionnant, je reconnus que oui, « ça en jetait » !

— Et t'as encore rien vu...

On a déambulé sur les trottoirs. Personne ne nous regardait. J'allais où je voulais, personne ne me disait rien. Je me suis amusé à sauter sur les bancs, à courir dans les massifs de fleurs. Bruce riait de me voir si heureux :

— Vas-y! Marche dessus! Écrase-les! Là! Oui! Les bleus! Dégomme-les!

Personne n'a protesté. Pas le moindre « Jackson, pas sur le lit! », « Jackson, descends de cette chaise! »

C'était étrange, j'étais minuscule dans la ville et j'étais immense.

— C'est par là... s'est écrié Bruce.

On a tourné dans une ruelle. Il m'a indiqué une palissade. J'ai lu dessus :

— *Défense d'afficher.*

— Tu sais lire! a dit Bruce après un sursaut.

Je ne voulais pas lui paraître prétentieux.

— Ben, vous savez... deux ans à regarder *Des chiffres et des lettres* tous les jours à la télévision, c'eût été un comble si...

— Ça alors!

Bruce n'en revenait pas :

— Tu me plais de plus en plus, petit. Passe entre ces planches...

On s'est retrouvés dans un autre monde. Je ne savais pas s'ils construisaient ou s'ils démolissaient cet immeuble, mais c'était un bazar incroyable. Des pierres, des poutres, des machines et un nombre incroyable de chats. Même dans le magasin des quais de Seine, en comptant les chiens, on n'était pas autant.

Bruce m'a présenté à quelques-uns. Il répétait :

— C'est Jackson, un chat d'immeuble...

Les plus intéressés hochaient mollement la tête, les autres ne me regardaient même pas. Bruce m'a proposé de manger. Je n'étais pas rassuré. La nourriture, si on peut appeler ça ainsi, venait probablement des poubelles. Elle devait contenir plus de bactéries qu'on ne pouvait en trouver dans n'importe quel laboratoire de recherche. Pourtant je ne pouvais pas me permettre de faire le difficile, j'étais bon pour la salmonellose ou la peste bubonique, mais c'était moins immédiat comme danger que contrarier Bruce et ses copains.

Bruce me triait d'ailleurs les « meilleurs » morceaux. J'ai eu une demi-saucisse marron-noir gluante avec un peu de cailloux, et des choses que je n'ai pas reconnues.

— Ça te change de tes boîtes, hein ? a rigolé Bruce.

— Oh... oui !

Ça me changeait. Et c'était surprenant, j'avais beau avoir peur des maladies, ce n'était pas désagréable.

À côté de trois chats qui dévoraient un reste verdâtre, une petite chatte noire racontait sa bonne fortune.

— Allez-y, je n'ai plus faim, disait-elle en faisant des mines. Je suis au mieux avec un jeune livreur de chez *Pizzahop*... Je l'attends à côté de sa mobylette rouge et je lui fais des mamours. Il ouvre une boîte de pizza à chaque fois qu'il sort de la boutique et schlac ! il m'arrache un petit bout de jambon ou un anchois !

— Tssss... a sifflé Bruce. T'es toujours dans les bons coups, toi !

— Ouaip ! a dit la petite chatte en se rengorgeant. Et les clients ne savent pas que le petit morceau qui manque... il est là !

Elle a tapoté son ventre rond, toute fière :

— Direct dans le ventre de Mimi !

— Mouais, bof, moi, je ne raffole pas de la cuisine italienne, a bougonné un grand maigre. En fait, j' suis très poisson.

Il a fini sa tête de sardine, il avait gardé les yeux pour la fin, par gourmandise.

En faisant un grand *slurrrp*, il m'a regardé bien en face :

— Et qu'est-ce qui l'amène, le Jackson ?

Il avait quelque chose de fou.

— Je... c'est Bruce...

— Oui, lui a expliqué Bruce. Il a que ses maîtres veulent l'emmener à la campagne et qu'il ne sait pas quoi faire, rapport à sa télé qu'il pourra plus zieuter. Bref, le Jackson veut un conseil !

Il y a eu un murmure d'étonnement dans le groupe.

— À la campagne ? s'est écriée la petite Mimi.

— J'y suis allé une fois, a rigolé un tigré, c'était atroce !

— Et pourquoi qu'on aiderait un chat de salon ? a demandé soudain le chat fou. Ils nous aident, eux, ces gros bouffeurs de boîtes vitaminées ? Ils pensent à nous l'hiver sur leurs coussins moelleux quand on se gèle ?

— Ouais ! Ouais ! ont scandé les autres.

Et ils se sont rapprochés lentement de moi, très lentement.

